

Nous avons tous souvenance de certaines alertes, la nuit, quand nous étions enfants, dans la maison paternelle : on croyait avoir entendu du bruit, on devinait des voleurs cachés dans les salons, on s'armait au hasard d'une brosse ou d'un tisonnier, et alors maîtres et sujets s'aventuraient dans les escaliers, les corridors, les chambres, ouvraient les portes en tremblant comme si tout à coup allaient surgir les malfaiteurs ; puis n'ayant rien trouvé, mais ayant eu très peur, la ronde remontait aux étages, l'air crâne, l'allure comique dans le déshabillé des chemises flottantes et des bonnets de nuit.

Les gardes-biviques n'ont fait songer à cela, dimanche dernier. Il n'y avait pas l'ombre de l'ombre d'un anarchiste dans Bruxelles, les trains arrivaient vides dans les gares, mais néanmoins tous les gardes faisaient des rondes, étaient sous les armes, recevaient des cartouches comme s'ils allaient défendre l'ordre dans les émeutes les plus sanglantes.

Cependant, la ville était morne, les rues vides, les hôtels fermés, les magasins cadenassés avec des chaînes et des barres de fer.

C'est la dernière manifestation de cette chose inexplicable : une ridicule angouisse, un effroi comique qui, depuis six semaines, faisait croire à nombre de bons bourgeois que la ville serait mise au pillage, que leurs coffres-forts et leurs femmes seraient violés et qu'après la fatale date nous aurions des députés en sabots et des ministres en blouse bleue.

— Tout cela est chimérique. N'importe ! On avait peur ! La peur de toute une ville, de tout un pays, sans probabilité sérieuse, voilà à coup sûr un cas intéressant et facilement explicable. C'est tout simplement un phénomène psychologique : avoir peur, c'est ne pas raisonner, ne pas savoir, frissonner d'un danger inconnu, en face de risques vagues. On aura moins peur de rencontrer un homme, même à figure étrange, le soir, dans une forêt, que d'entendre certains bruits de feuillages, certaines rumeurs lointaines, certains cris épars qui font imaginer on ne sait quel péril de bêtes perdues ou de voleurs apostés.

C'est ainsi que Guy de Maupassant raconte l'histoire d'un voyageur en Afrique, dans les grandes dunes de Ouargla, une mer de vagues jaunes dont les colères de sable, pétrifiées et debout, l'entouraient interminablement. Ce site désolé, implacablement morne, n'effrayait guère le voyageur, mais il entendit soudain un bruit de tambour, lointain, presque éteint, par delà les houles d'or du désert. Et cette chose indécise, ignorée, cet écho apporté d'on ne sait quelle troupe ou quel danger approchant, lui emplit les os et les moelles d'un frisson épouvanté, et tandis qu'au loin le vague tambour battait encore, il se sentit secoué dans les affres de la peur.

Plus tard, il apprit que ce bruit tragique était l'écho d'une grêle de grains de sable, qui, emportés par le vent, venaient heurter les touffes d'herbes sèches, celles-ci devenues, sous le soleil, dures et résonnantes comme de la peau tendue.

L'anarchie fait également son bruit confus de tambours voûtés, au loin ; — mais peut-être

Est-ce aussi qu'une fuite impressionnante de grains de sable ?

N'importe ! la bourgeoisie a eu peur !

La bourgeoisie a peur. C'est donc qu'elle se sent faible. Et, en réalité, je la crois bien malade, c'est à se demander s'il est temps encore qu'elle se réorganise et qu'elle reconquière la foi en elle-même. Elle a perdu la foi de tout, et la jeunesse bourgeoise, qui devrait apporter des idées d'enthousiasme et les hisser, et les porter devant elle comme des bannières de soie neuve, la jeunesse est sceptique, narquoise, avide d'argent, — ne sachant même plus aimer. Toute foi a disparu ; chacun cherche à faire ses petites affaires, à décrocher un mariage riche ou un riche emploi, et nos jeunes gens seraient capables de se mettre une calvitie postiche, pour en imposer par une gravité apparente. Là-dessous rien, pas un cœur, un frisson, une passion quelconque qui un jour pourrait sortir en flamme superbe et éclairer l'avenir.

Et puis, les scandales s'accroissent, scandales de mœurs, scandales d'argent, qui, du jour au lendemain, éclatent et purulent comme les signes de la décadence de la race.

N'est-ce pas, par exemple, un spectacle affligeant pour celui qu'attirent les symptômes des décompositions sociales, que d'assister à des procès comme celui qui vient de finir en Cour d'assises.

Il doit être permis aujourd'hui de parler à l'aise des condamnés, car les faits de l'accusation sont tenus désormais pour certains ; — sauf les pourvois en cassation, mais ceux-ci ne sont le plus souvent que les derniers sacrements de la justice.

Voyons donc — et c'est très intéressant, au point de vue de l'état de nos mœurs — les impressions qui subsistent d'une telle affaire.

D'une part, un magistrat, gardien des scellés de justice, qui en abuse, qui fabrique de faux testaments, qui s'introduit dans les chambres mortuaires pour y voler de l'argent, — tandis qu'il a quelque fortune et une position très lucrative.

Et tout cela, pourquoi ? Pour entretenir des ménages suspects, et des bâtards au fond de la ville, en des maisons vagues où ils vont cacher leur amour comme une honte.

Celui-ci du moins a une excuse. Il paraît que cette femme, qu'il a du reste entraînée avec lui dans le crime, il paraît qu'elle l'a aimé. Il y avait entre eux une passion, et cette passion si inférieure qu'elle soit autre porte aux grands crimes.

Quant à l'autre, l'avocat médiocre et vain que nous avons tous connu, il y avait aussi une femme dans son cas, une ancienne coureuse de bals d'étudiants, une cantinière de la noce montée en grade, avec laquelle il avait la naïveté, semble-t-il, de jouer des idylles, puisqu'il lui avait donné une bague avec cette inscription touchante et classique : *Stéphanie et Emile*. Est-ce assez bête ! Car si la grande passion est toujours intéressante, si l'homme qui rencontre une jeune femme, intelligente, instruite, éduquée, romanesque, est logique de l'aimer, comment apprécier ces collages ineptes avec des femmes de cervelle et de cœur

lions, revisait des Notes, se mettait en avant pour tout, jusqu'à diriger pendant la saison à Ostende, les courses d'enfants, — où un jour il reçut, comme président, le roi et le congratula.

C'était bien le type de la vanité bourgeoise et c'est comme tel qu'il me préoccupe ; on en rencontre ainsi tous les jours qui passent pour des gens importants, qui sont les hommes à tout faire de la politique et qui finissent dans un scandale.

J'en ai connu un de cette sorte à Gand qui s'est suicidé, à la suite de l'épouvantable affaire de mœurs dont les journaux ont parlé récemment ; il était rédacteur d'un journal libéral secrétaire d'une loge maçonnique, consul, faisait la pluie et le beau temps, arrivait dans les fêtes officielles avec des décorations, des plaques, des crachats de toutes les Républiques américaines ; — puis il donnait sa montre à de jeunes voyous pour les malpropretés que l'on sait.

Mais celui-là au moins s'est donné une réparation à lui-même en se tuant.

D'ailleurs ce n'est pas un cas isolé ; on a parlé de plus de soixante personnes qui seraient compromises, — avec ce détail piquant : ils avaient de fausses clés pour pénétrer dans les aubettes de tramways qui servaient ainsi, à l'insu de l'administration, de cabinets particuliers.

Si une partie de la bourgeoisie est pourrie, c'est en coupant, amputant sans pitié, qu'on pourra rétablir la santé publique.

Que les parquets y veillent et non seulement les parquets, mais tous ceux qui sont les dépositaires de la dignité et de la tradition d'un corps. Il y a notamment le conseil de discipline du barreau de Bruxelles dont une correspondance à l'*Événement* disait, il y a peu de mois, qu'on le tient pour négligent ou impuissant ; qu'il vise à ne pas voir, à ne pas réprimer, à tout permettre, spécialement quand il s'agit de compères politiques.

Cela est vrai à propos de Degand qu'on accusait depuis longtemps de toutes sortes de tripotages, spécialement quant à l'affaire du vol Arasse qui était notoire au Palais depuis un an.

Malgré cela, il était toujours maintenu au tableau.

Il faut cependant que la bourgeoisie veuille à séparer elle-même, à se réorganiser devant les mouvements qui se préparent.

Car si dans la bourgeoisie on constate à l'heure actuelle un *piédplattisme* — selon le mot de Barbey d'Aurevilly — un piédplattisme universel, dans le peuple au contraire se lèvent des gens qui sont des *hommes* des gens qui ont la foi, l'enthousiasme, comme Anselme, qui ont un fanatisme d'idées redoutable et sont prêts à souffrir pour elles.

Quant à la bourgeoisie, elle comprend encore nombre d'hommes probes, instruits, qui forment un fond précieux d'ordre et de résistance nationale ; avec eux la bourgeoisie pourra se sauver en se réformant par une discipline sévère, en reconquérant la foi en elle-même, en se tournant vers l'étude et l'action publique, avec le souci unique de faire servir le pouvoir à la solution pacifique des questions sociales et des souffrances ouvrières, et cela vaudra mieux que de faire parader des gardes civiques pour la vanité ridicule de quelques chefs, car il ne sert à rien, comme a dit un humoriste, de tirer des coups de fusil aux idées.

GEORGES RODENBACH.